

Jane Poupelet (1874-1932), une artiste au service des « Gueules Cassées »

Jane Poupelet (1874-1932), an artist at the service of the « broken faces »

Eric Dussourt

Docteur en chirurgie dentaire, DU réparation juridique du dommage corporel, DU identification en odontologie médico-légale, DU criminalistique.

Mots-clefs

- ◆ Grande guerre
- ◆ Gueules Cassées
- ◆ Jane Poupelet
- ◆ Sculptrice

Key words

- ◆ World war I
- ◆ Broken faces
- ◆ Jane Poupelet
- ◆ Sculptor
- ◆ Masks

Résumé

Jane Poupelet est une sculptrice de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e de la mouvance d'Auguste Rodin et d'Antoine Bourdelle. Elle a mis à partir de 1917 ses talents au service des Gueules Cassées. En effet à partir de cette date elle réalise dans le cadre de la Croix rouge américaine des masques pour dissimuler les mutilations des visages des soldats défigurés. Nous verrons les techniques et les matériaux employés. Après la guerre, son œuvre fut totalement bouleversée par cette expérience.

Abstract

Jane Poupelet is a sculptor of the end of 19th century and of the beginning of the 20th century, in the trend of Auguste Rodin and Antoine Bourdelle. She put until 1917 her talents to the service of the "broken faces". Indeed from this date she made under the authority of the American Red Cross masks for hiding the mutilated faces of the disfigured soldiers. We will see the technical and material used. After the war, her work was completely disrupted by this experience.

Introduction

Jane Poupelet is a sculptor of the end of 19th century and of the beginning of the 20th century in the trend of Auguste Rodin and Antoine Bourdelle. She put until 1917 her talents to the service of the "broken faces". Indeed from this date she made under the authority of the American Red Cross masks for hiding the mutilated faces of the disfigured soldiers. We shall see the techniques and materials she used. After the war, her work was completely disrupted by this experience.

Jane Poupelet, « La beauté dans la simplicité »

Biographie

Jane Poupelet est née le 19 avril 1874 à Clausure dans la Dordogne périgourdine ; son père est alors avocat et sous-préfet

Correspondance :
6, place des Pénitents 78250 Meulan-en-Yvelines.
cousin_dussour@yahoo.fr

à Ruffec. Elle vit ses années d'enfance à la campagne, entourée des animaux de la basse-cour et de la ferme, qu'elle modèle en terre glaise. Puis elle part à 8 ans (1882) pour Bordeaux dans un pensionnat où elle suit aussi des leçons de dessin. À partir de 1892 et pendant trois ans elle suit l'enseignement de l'École des Beaux-Arts et des Arts décoratifs de Bordeaux. Dans les dernières années du XIX^e siècle elle vient à Paris où elle étudie à l'académie Jullian. Puis elle fréquente les artistes sculpteurs dans la mouvance d'Auguste Rodin et Antoine Bourdelle. Elle participe à « la bande à Schnegg », côtoie les artistes américains et les groupes féministes anglo-saxons. À partir de 1908, Jane Poupelet fait partie du paysage artistique, elle expose presque exclusivement des sculptures animalières et des nus féminins. Les critiques sont louangeuses et les commandes affluent. Vice-présidente du Salon des Indépendants, elle encouragea de nombreux artistes modernes dont Aristide Maillol. La première Guerre mondiale vient interrompre sa carrière. Jane Poupelet engage ses forces dans un élan de solidarité patriotique. Elle laisse son œuvre en sommeil pour fabriquer des jouets de bois et des poupées au profit des œuvres caritatives et surtout pendant trois ans, elle va mettre sa compétence au service de la Croix



baigneuse

rouge américaine, en modelant des masques pour ceux que l'on appelle les « Gueules cassées » (Anne Rivière, 2005).

Les Gueules Cassées

Origine du terme

Dans le roman *A l'ouest rien de nouveau* d'Erich Maria Remarque, on peut lire : « nous voyons des gens à qui le crâne a été enlevé continuer de vivre [...], nous voyons des gens sans bouche, sans mâchoire inférieure, sans figure ». L'expression « Gueules cassées » a été inventée par le colonel Picot, premier président de « l'Union des mutilés de la face et de la tête », après qu'on lui ait refusé l'entrée à un séminaire de mutilés de guerre à la Sorbonne. On disait aussi les « faciaux » ou les « baveux ». Leur devise était « sourire quand même ». La guerre 14-18, première guerre industrielle, a provoqué des hécatombes qui lui sont spécifiques et un nombre de blessés et de morts sans commune mesure avec ceux des conflits précédents. Ainsi Mosse a pu parler de « brutalization ».

Quelques chiffres du côté français

- 4 ans et demi de combats soit 1260 jours.
- 800 kms de front : de la frontière suisse à la Mer du Nord.
- Plus de 8 millions d'hommes mobilisés.
- 1,3 millions de morts, soit 900 morts par jour (ce qui ne veut rien dire) : par exemple 20 000 morts le 22 août 1914.
- 2,8 millions de blessés : 300 000 mutilés (amputés) ; 200 000 invalides à + de 10% ; 11 à 14% de blessés au visage ; 10 à



Atelier des masques

15 000 grands blessés de la face, les fameuses « Gueules Cassées ».

Causes

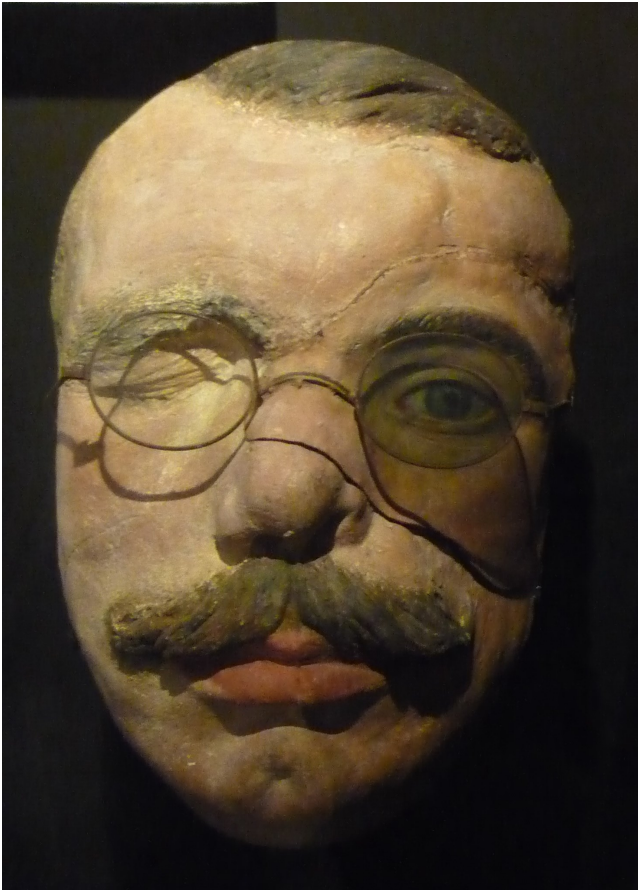
- La durée du conflit, la longueur du front, le nombre d'hommes engagés.
- La longueur des affrontements : 5 mois pour la bataille de la Somme, 10 mois pour la bataille de Verdun.
- Le type du conflit, après quelques mois de guerre de mouvement les positions se fixent au début de l'hiver 1914 après l'épisode de la course à la mer. C'est le début de la guerre des tranchées, guerre de position, guerre d'usure où l'on « approvisionnait en hommes jours après jours une étroite ligne fortifiée ».

Dans ce type de combats semi enterrés, c'est la tête qui est la partie la plus exposée, la plus vulnérable, d'autant plus que les soldats ne seront pourvus que tardivement d'un casque adapté à cette situation. Le casque de l'intendant Adrian n'est distribué qu'à partir de septembre 1915 soit 1 an après le début du conflit. Il en est de même du côté allemand où le casque en acier le fameux « Stalhem » remplace début 1916 le casque à pointe en cuir bouilli. L'importance et la gravité des blessures trouvent aussi leur origine dans l'efficacité des armes modernes. La puissance de feu des belligérants ne fera qu'augmenter tout au long du conflit. Par exemple : en 1914 on produisait 1500 obus/ jour. En 1916 on produisait 200 000 obus/ jour soit 133 fois plus. Les innovations guerrières sont continues : grenades, fusils mitrailleurs, mitrailleuses, crapouillots. Les armes et en particulier celles l'artillerie sont de plus en plus « performantes » : obus à fragmentation produisant les fameux éclats d'obus ou « shrapnels ». La fixité des positions permettait des tirs d'artillerie très



Chirurgie faciale des blessés. Soldat ayant perdu l'œil droit, et à droite, le même portant son appareil prothétique.

Avant Après. Expo 1917 Pampidou Metz



Epithèse attribuée à J. Poupelet (musée de Meaux)

ajustés. Les blessures par éclat d'obus provoquaient des pertes de substances de différents tissus (peau, muscles, os, muqueuses) face auxquelles les chirurgiens étaient très démunis dans les débuts. Le constat est vite établi par l'état-major : l'augmentation des blessures de la face par éclat d'obus suit une courbe ascendante parallèle à la progression en nombre et modèle des pièces d'artillerie et à leur intense utilisation. Ces projectiles provoquaient des blessures comminutives complexes. En 1915, on dénombre 75% de blessures par obus et 25% par balles et éclats de grenade. Il apparaît alors indispensable de traiter ces blessés dans des centres spécialisés.

Développement de la chirurgie maxillo-faciale

Le premier de ces centres est situé dans l'hôpital militaire du Val-de-Grâce à Paris. Puis à Lyon, Bordeaux, Marseille, Le Mans, Toulouse sera créée en tout une quinzaine de centres répartis sur tout le territoire. La complexité des blessures va conduire les chirurgiens à inventer des procédés d'immobilisation des maxillaires et à développer des techniques de chirurgie réparatrice pour remplacer l'os et les tissus mous. En France de nombreux praticiens chirurgiens maxillo-faciaux feront progresser la discipline, comme Hyppolite Morestin puis Léon Dufourmentel au Val-de-Grâce, Albéric Pont à Lyon, Émile Moure à Bordeaux, Henry Delagénière au Mans, ou encore le Pr Léon Dieulafoy à Toulouse. Dans de nombreux cas, la chirurgie sera insuffisante et il faudra se résoudre à utiliser, dans un but esthétique, des prothèses pour masquer les pertes de substance. Les prothèses pouvaient être de différents types selon le type de mutilation :

- • Prothèse oculaire avec lunettes comme support.
- • Prothèse nasale également avec des lunettes comme support.



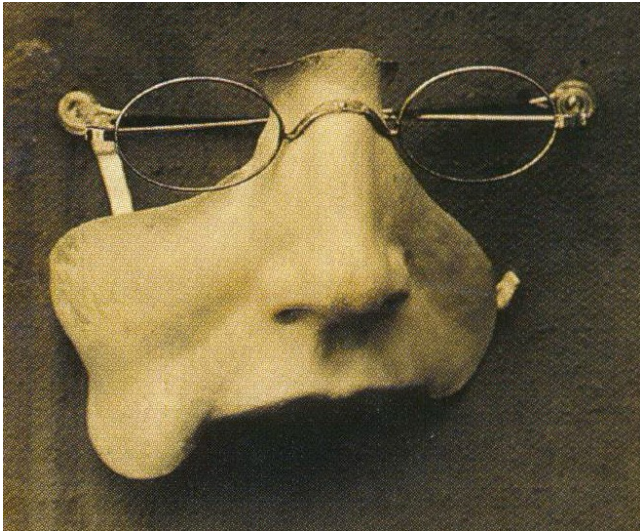
L'équipe de l'atelier des masques

Mais ces prothèses étaient difficiles à supporter, les mutilés se sentaient humiliés par leur port, et préféraient un simple bandage de gaze ou de cuir pour masquer leur blessure ou bien même la laisser exposée au regard de tous. Une petite anecdote : quelques gueules cassées pour échapper au regard des autres occupaient des emplois de nuit, notamment projectionnistes de cinéma.

Jane Poupelet et les gueules cassées

Origine de l'atelier des masques

Dès le début de la guerre, Jane Poupelet, nous dit l'ouvrage dirigé par Anne Rivière, multiplie les actes de solidarité patriotique : elle organise un concert et une exposition d'artistes français mobilisés dans une galerie new yorkaise, fait don d'un dessin pour la réalisation de timbres et de cachets Pour l'Expansion française ; pour soutenir l'effort de guerre, elle échange de 1000 francs or contre des billets de banque. Surtout pendant trois ans, elle va mettre sa compétence au service de la Croix rouge américaine en modelant des masques pour ceux que l'on nomme les « Gueules cassées ». À la fin de 1917, Anna Coleman Ladd (1878-1939), sculptrice américaine de renom, ouvre avec son mari chirurgien, un atelier de reconstruction faciale connu sous le nom de « Portrait Studio » ou « Studio for Portait Masks ». L'atelier de prothèse faciale s'installe 86, rue Notre-Dame-des-Champs à Paris. C'est à l'exemple du sculpteur anglais Francis Derwent Wood, qui vient de créer un département des masques pour les défigurés dans un hôpital londonien, qu'Anne Coleman Ladd crée un établissement analogue à Paris. Pendant quelques mois elle s'exerce à la méthode de la confection des masques grâce à un article publié dans le *Lancet*. Les premiers soldats à faire appel aux compétences des femmes (puis d'un homme) sculpteurs viennent du Val-de-Grâce où le professeur Morestin a organisé dès 1914 la célèbre « cinquième



Masque

division des blessés de la face ». L'hôpital du Val-de-Grâce accueille favorablement ce projet et l'autorise à travailler avec deux de ses patients. Puis l'administration met seize lits à sa disposition dans les hôpitaux militaires et autorise les soldats à se rendre à Paris pour leur traitement dans l'atelier des masques. Anne Coleman Ladd comprend que pour réussir dans son entreprise, elle doit faire connaître son travail et le rendre attrayant pour les soldats défigurés. Très douée pour les relations publiques, elle parvient à éveiller l'intérêt des grands organes de presse. Le chirurgien Léon Dufourmentel, convaincu de la nécessité de collaborer avec des sculpteurs et de développer l'usage des prothèses, prend l'initiative de l'inviter au congrès de chirurgie organisé à Rennes en septembre 1918. Dès la mi-septembre 1918, 94 soldats défigurés ont demandé à bénéficier des services des femmes sculpteurs. Malgré les propos optimistes des chirurgiens, on est face à une catastrophe d'une ampleur inimaginable, conséquence directe d'une guerre qui a changé de nature. Avec le recul, on voit bien que la structure de fabrication des masques s'est développée dans la marge de cette nouvelle pratique chirurgicale, fière de ses prouesses mais contrainte de reconnaître ses limites.

Techniques utilisées

L'atelier des masques fonctionne sur le mode collectif. Le contrat de Jane Poupelet avec la Croix rouge américaine, daté du 18 mars 1918, stipule qu'elle dirige l'atelier parisien en l'absence d'Anne Coleman Ladd qui se déplace beaucoup. Cette dernière se rend dans différentes régions militaires et se fait présenter des patients traités dans les centres maxillo-faciaux des hôpitaux. Jane Poupelet supervise la partie administrative et financière de l'entreprise. Son travail à l'atelier des masques est entièrement bénévole et lui prend tous ses après-midi, 6 jours par semaine. Elle reçoit une allocation mensuelle de 400 francs pour ses achats professionnels, sans avoir droit aux repas et au logement comme les infirmières volontaires. À l'automne 1918, l'effectif de l'atelier des masques est de cinq personnes : quatre sculpteurs et une chercheuse. En juin, le sculpteur Robert Wlérick, ami de Jane Poupelet, s'est fait détacher du service de chirurgie faciale du Pr Émile-Jules Moure à Bordeaux. Il se rend dans les centres maxillo-faciaux pour effectuer des moulages sur nature des blessés en fin de traitement. Diana Blair, conservateur à Harvard, apporte son aide pour la galvanoplastie. Marie Louise Brent se charge du secrétariat à partir de septembre. La confection des prothèses s'effectue en 4 étapes :

- La première étape est la prise d'empreinte : elle est effec-

tuée dans les centres maxillo-faciaux des régions militaires. On prend une empreinte au plâtre de l'homme défiguré lorsqu'il est guéri. La confection du masque, par la méthode du « moulage sur nature » bien connue des sculpteurs, est un travail minutieux qui se décompose lui-même en plusieurs opérations successives. L'image du visage en relief s'obtient à partir d'un moule en creux en plâtre de Paris. Il faut un vrai talent de portraitiste, par exemple pour ouvrir les yeux et créer des volumes anatomiques reproduisant exactement ceux du blessé.

- La deuxième étape est le modelage des parties manquantes : il fait appel à tout le savoir-faire du portraitiste. Le masque doit épouser parfaitement la forme du visage du mutilé et restituer des volumes rigoureusement proportionnés. Sur ce plâtre, on façonne à la pâte à modeler les traits du visage, d'après des photographies prises avant la guerre, ou sinon d'après l'intuition psychologique du sculpteur. On réalise un moulage en cire du visage ainsi reconstitué. Le modelage a lieu dans l'atelier parisien, et nécessite la présence du blessé. Jane Poupelet déclarera plus tard : « Mon objectif n'était pas seulement de fournir à un homme un masque pour cacher son affreuse mutilation, mais de mettre dans le masque une part de cet homme, c'est-à-dire l'homme qu'il était avant la tragédie ».
- La troisième étape est la fabrication par galvanoplastie de la prothèse en cuivre proprement dite. Elle est confiée à la prestigieuse maison Christofle. On place le masque en cire dans un bain de sulfate de cuivre parcouru par un courant électrique continu. Un mince dépôt de cuivre se forme à la surface qui constitue l'épithèse ou prothèse faciale. On la peint pour reproduire exactement la couleur de la peau, les taches de rousseur, les poils de barbe etc. L'atelier a reçu des États-Unis une peinture-émail inaltérable et lavable qui contribue à l'excellente qualité des masques. Cette prothèse peut s'adapter à des lunettes ou s'accrocher derrière les oreilles à l'aide de fils métalliques invisibles. On peut ajouter une barbe ou une moustache cousue. La bouche entrouverte donne un aspect plus naturel et permet de respirer, parler et fumer. Les cils sont découpés dans du métal fin, les yeux artificiels soigneusement assortis aux vrais et protégés par des paupières modelées.
- La quatrième étape consiste à ajuster le masque en cuivre sur le visage du patient et demande une maîtrise totale des techniques de ciselage, afin de faire coïncider exactement le masque et le bord de la cicatrice, pour la camoufler sans l'irriter.



Mlle Jane Poupelet

Le nombre de bénéficiaires de l'atelier des masques s'accroît sur la foi des témoignages de mutilés qui disent avoir pu se promener dans la rue sans attirer les regards. En 1918, 67 prothèses sont confectionnées. En 1919, 153 prothèses sont confectionnées mais on n'a pas de chiffres pour 1920 ; soit en tout 220 masques comptabilisés, sans doute un peu plus, 300 peut-être, ce qui est évidemment très peu par rapport au nombre de mutilés de la face (12000).

Fin de l'atelier des masques

Jane Poupelet poursuit son activité à l'atelier des masques jusqu'à l'hiver 1920, après les départs d'Anne Coleman Ladd après la signature de l'armistice puis de Robert Wierick en septembre 1919. Les blessés de la face qui ont demandé à bénéficier des travaux de l'atelier des masques sont décidés à affronter le monde extérieur : les masques semblent résoudre le problème du retour au monde normal. Comme on vient de le voir, même si la contribution de l'atelier des masques a été modeste en nombre par rapport au nombre de mutilés, celle-ci a permis à un certain nombre d'entre eux de retrouver une identité que leur blessure leur avait enlevée. C'est tout le problème de la réinsertion de ces blessés qui est posé, avec pour corollaire et conséquence la création de l'association des « Gueules cassées ». Les archives renferment plusieurs lettres de remerciements, dont l'une d'un facteur et l'autre d'un blessé qui dit que sans son masque, il aurait fini ses jours dans l'enceinte de l'hôpital. En 1919, Léon Dufourmontel publie un article où il parle de « restauration esthétique » pour désigner le domaine d'intervention du sculpteur dans « le traitement terminal des grandes mutilations de la face ». Il s'agit de réaliser la dernière phase du traitement de chirurgie plastique pour des cas bien précis de défiguration. Cet article est l'un des premiers, en France, à souligner la nécessité de créer un secteur de la chirurgie qui s'occupe expressément de l'apparence physique, la future chirurgie plastique ou esthétique (Claudine Mitchell, 2005).

L'après-guerre de Jane Poupelet

Jane Poupelet n'a jamais considéré que son travail à l'atelier des masques fit partie intégrante de sa carrière de sculpteur. Après la guerre, après avoir vu tant de douleurs pendant les trois années qu'elle a passées à l'atelier, le travail de Jane Poupelet en reste à jamais marqué. Elle sculptera encore pendant quelques années. Ses dernières sculptures datent de 1925 (imploration, femme se coiffant). Elle se consacrera presque exclusivement au dessin et à la sculpture animalière dans un style proche de celui de Pompon. Elle n'exposera plus que des sculptures anciennes et des dessins. Elle participe à de nombreux jurys et salons. En 1928 son engagement au service des « Gueules cassées » lui vaudra le titre de chevalier de la Légion d'honneur. De graves problèmes de santé l'éloignent de Paris. Elle se réfugie dans son sud-ouest natal, où elle décède à Talence en octobre 1932. La démarche et le dévouement de Jane Poupelet frappent par leur modernité et leur profonde humanité. Comme l'écrit en 1919 André Salmon, un contemporain de Jane Poupelet, « Durant la guerre Mlle Poupelet a sacrifié son avenir à l'humanité. Pour les mutilés de la face, elle a obscurément donné son talent, créant des modèles, se fatiguant à faire des moulages pour re-sculpter des visages humains aux misérables héros défigurés par la mitraille imbécile ».

Bibliographie

- BLANC Jean-Louis, *Les Gueules Cassées et la naissance de la chirurgie maxillo faciale*. Association des amis du patrimoine médical de Marseille (AAPMM) <http://patrimoine.medical.univmed.fr>
- LONG François-Xavier, « Les blessés de la face durant la Grande guerre : les origines de la chirurgie maxillo faciale », *Histoire des sciences médicales* tome XXXVI n° 2, 2002, p. 175-182.
- MITCHELL Claudine, « L'horreur en face », dans *Jane Poupelet 1874-1932*, ouvrage collectif sous la direction d'Anne Rivière, Paris, Gallimard, 2005, p. 57-71.
- MONESTIER Martin, *Les Gueules Cassées, les médecins de l'impossible 1914-1918*, Paris, Le cherche midi, 2009.
- RIVIÈRE Anne, « La beauté dans la simplicité », dans *Jane Poupelet 1874-1932*, ouvrage collectif sous la direction d'Anne Rivière, Paris, Gallimard, 2005, p. 12- 52.

Voir également les vidéos

- Gueules cassées- Men with broken faces (1918)
<http://.youtube.com/watch?v=8epVBKIMmns>
 Apparaissent sur ce film Jane Poupelet et le grand sculpteur Robert Wierick (1882-1944)
- Les Gueules cassées victimes de l'obusite (1918)
<https://www.youtube.com/watch?v=EqUY-oZtiFk>
- Histoire de la chirurgie maxillo-faciale (Patrice Thomas)
<https://www.youtube.com/watch?v=JKNcDC0tTCw>
- Harold Gillies - 'The father of plastic surgery'
https://www.youtube.com/watch?v=_nZ8f6zHufg
- NDLR On ajoutera à cette bibliographie l'article de Fabien NOIROT, « Jules Baretta et les secrets du moulage pathologique au XIXe siècle. Analyse de la cire n° 1364 du musée de l'hôpital Saint-Louis », *Histoire des sciences médicales*, 2014, 48, p. 203-208.